



*Eleon. Maximil. Christine Princesse  
de Stolberg née Comtesse de Reuss*



V I E  
D E  
M O L I E R E ,  
A V E C  
D E S J U G E M E N S  
S U R S E S  
O U V R A G E S .

*Par Mr. DE VOLTAIRE.*

NOUVELLE EDITION,

*Où l'on a rétabli, sur le Manuscrit de l'Auteur,  
les endroits qui ont été retranchés dans  
l'Édition de Paris.*



A A M S T E R D A M ,  
Chez J E A N C A T U F F E .  
M D C C X X X I X .

V E

D E

M O L L I E R E

A V E C

D E S J U G E M E N S

S E R E S

O U V R A G E S

P A R M. DE VOLTAIRE.

N O U V E L L E E D I T I O N.

On fait mention dans le Mandat de l'Archevêque  
de Paris que cet ouvrage est dans  
l'Archevêché de Paris.



A A M S T E R D A M,

CHEZ JEAN CATURÉ.

M D C C X X I X





V I E  
D E  
M O L I E R E.

**L**E goût de bien des Lecteurs pour les choses frivoles, & l'envie de faire un volume de ce qui ne devroit remplir que peu de pages, sont cause que l'Histoire des Hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles, & des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs Ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'Edition de Racine faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte Histoire de la Vie de Molière; on ne dira de sa propre personne, que ce qu'on a cru vrai & digne d'être rapporté; & on ne hazardera sur ses Ouvra-



ges rien qui soit contraire aux sentimens du Public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin nâquit à Paris en 1620, dans une maison qui subsiste encore sous les Piliers des Halles. Son père Jean-Baptiste Poquelin, Valet de chambre Tapissier chez le Roi, Marchand Trippier, & Anne Boutet sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinoient : il resta jusqu'à quatorze ans dans leur Boutique, n'ayant rien appris outre son métier, qu'un peu à lire & à écrire. Ses parens obtinrent pour lui la survivance de leur Charge chez le Roi; mais son génie l'appelloit ailleurs. On a remarqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les Beaux-Arts, les ont cultivés malgré leurs parens, & que la Nature a toujours été en eux plus forte que l'Education.

Poquelin avoit un grand-père qui aimoit la Comédie, & qui le menoit quelquefois à l'Hôtel de Bourgogne. Le jeune-homme sentit bien-tôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa, il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au College, & il arracha enfin le

le consentement de son père, qui le mit dans une Pension, & l'envoya Externe aux Jésuites, avec la répugnance d'un Bourgeois, qui croyoit la fortune de son fils perdue, s'il étudioit.

Le jeune Poquelin fit au Collège les progrès qu'on devoit attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années; il y suivit le cours des Classes d'Armand de Bourbon premier Prince de Conty, qui depuis fut le Protecteur des Lettres & de Molière.

Il y avoit alors dans ce Collège deux enfans, qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'étoit *Chapelle* & *Bernier*. Celui-ci, connu par ses Voyages aux Indes; & l'autre, célèbre par quelques Vers naturels & aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation, qu'il ne rechercha pas celle d'Auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenoit un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle son fils naturel; & pour lui donner de l'émulation, il faisoit étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parens étoient mal à leur aise. Au-lieu même de donner à son fils naturel un Précepteur ordinaire & pris

au hazard, comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi aiant démêlé de bonne heure le génie de Poquelin, l'associa aux études de Chapelle & de Bernier. Jamais plus illustre Maître n'eut de plus dignes Disciples. Il leur enseigna sa Philosophie d'Epicure, qui, quoiqu'aussi fausse que les autres, avoit au moins plus de méthode & plus de vraisemblance que celle de l'Ecole, & n'en avoit pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au sortir du Collège, il reçut de ce Philosophe les principes d'une Morale plus utile que sa Physique, & il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme & incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son Emploi auprès du Roi. Il suivit Louis XIII dans Paris. Sa passion pour la Comédie, qui l'avoit déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le Théâtre commençoit à fleurir alors: cette partie des Belles-Lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire

gloire d'un Etat, quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avoit point de Comédiens fixes à Paris. Quelques Farceurs alloient, comme en Italie, de Ville en Ville. Ils jouoient les Pièces de *Hardy*, de *Moncrétien*, ou de *Baltazar Baro* (qui fut depuis de l'Académie Française.) Ces Auteurs leur vendoient leurs Ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le Théâtre de la barbarie & de l'avilissement, vers l'année 1630. Ses premières Comédies, qui étoient aussi bonnes pour son siècle, qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une Troupe de Comédiens s'établirent à Paris. Bien-tôt après, la passion du Cardinal de Richelieu pour les Spectacles mit le goût de la Comédie à la mode; & il y avoit plus de Sociétés particulières qui représentoient alors, que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avoient du talent pour la déclamation; ils jouoient au Fauxbourg Saint Germain & au Quartier Saint Paul. Cette Société éclipsa bien-tôt toutes les autres; on l'appella *l'illustre Théâtre*. On voit par une Tra-

gédie de ce tems-là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé *Magnon*, & imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur l'illustre Théâtre.

Ce fut alors que Poquelin sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois Comédien & Auteur, & de tirer de ses talens de l'utilité & de la gloire.

On fait que chez les Athéniens, les Auteurs jouoient souvent dans leurs Pièces, & qu'ils n'étoient point deshonorés pour parler avec grace en public devant leurs Conci-toyens. Il fut plus encouragé par cette idée, que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de Molière, & il ne fit en changeant de nom, que suivre l'exemple des Comédiens d'Italie, & de ceux de l'Hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille étoit *Le Grand*, s'appelloit *Belleville* dans la Tragédie, & *Turlupin* dans la Farce; d'où vient le mot de *turlupinage*. *Hugues Guéret* étoit connu dans les Pièces sérieuses sous le nom de *Fléchelles*; dans la Farce il jouoit toujours un certain rôle qu'on appelloit *Gautier-Garguille*. De même, *Arlequin* & *Scaramouche* n'étoient connus que sous ce nom de Théâtre. Il y avoit déjà eu un Comédien appelé *Molière*, Auteur de la Tragédie de *Polixène*.

Le

Le nouveau Molière fut ignoré pendant tout le tems que durèrent les Guerres civiles en France: il employa ces années à cultiver son talent, & à préparer quelques Pièces. Il avoit fait un Recueil de Scènes Italiennes, dont il faisoit de petites Comédies pour les Provinces. Ces premiers essais très informes tenoient plus du mauvais Théâtre Italien où il les avoit pris, que de son génie, qui n'avoit pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend & se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la Province le *Docteur amoureux*, les *trois Docteurs rivaux*, le *Maitre d'Ecole*: Ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques Curieux ont conservé deux Pièces de Molière dans ce genre; l'une est le *Médecin volant*, & l'autre, la *Jalousie débarbouillée*. Elles sont en prose & écrites en entier. Il y a quelques phrases & quelques incidens de la première, qui nous sont conservés dans le *Médecin malgré lui*; & on trouve dans la *Jalousie débarbouillée* un canevas, quoiqu'informe, du troisième Acte de *George Dandin*.

La première Pièce régulière en cinq Actes qu'il composa, fut *l'Etourdi*; il représenta cette Comédie à Lyon en 1658. Il y avoit

A 5 dans

dans cette Ville une Troupe de Comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques Acteurs de cette ancienne Troupe se joignirent à Molière, & il partit de Lyon pour les Etats de Languedoc, avec une Troupe assez complete, composée principalement de deux freres nommés *Gros-René*, de *Duparc*, d'un Pâtissier de la rue Saint Honoré, de la *Duparc*, de la *Béjart* & de la *De Brie*.

Le Prince de Conty, qui tenoit les Etats de Languedoc à Béziers, se souvint de Molière qu'il avoit vu au Collège; il lui donna une protection distinguée. Il joua devant lui l'*Etourdi*, le *Dépit amoureux*, & les *Précieuses ridicules*.

Cette petite Pièce des *Précieuses* faite en Province, prouve assez que son Auteur n'avoit eu en vue que les ridicules des Provinciales. Mais il se trouva depuis, que l'Ouvrage pouvoit corriger & la Cour & la Ville.

Molière avoit alors trente-quatre ans; c'est l'âge où Corneille fit le *Cid*. Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connoissance du monde & du cœur humain.

On prétend que le Prince de Conty voulut alors faire Molière son Secrétaire; & qu'heu-  
reu-

reusement pour la gloire du Théâtre François, Molière eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au Prince & au Comédien.

Après avoir couru quelque tems toutes les Provinces, & avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le Prince de Conty lui donna accès auprès de Monsieur, Frère unique du Roi Louis XIV. Monsieur le présenta au Roi & à la Reine-Mère. Sa Troupe & lui représentèrent la même année devant leurs Majestés la Tragédie de *Nicomède*, sur un Théâtre élevé par ordre du Roi dans la Salle des Gardes du vieux Louvre.

Il y avoit depuis quelque tems des Comédiens établis à l'Hôtel de Bourgogne. Ces Comédiens assistèrent au début de la nouvelle Troupe. Molière, après la représentation de *Nicomède*, s'avança sur le bord du Théâtre, & prit la liberté de faire au Roi un discours, par lequel il remercioit Sa Majesté de son indulgence, & louoit adroitement les Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, dont il devoit craindre la jalousie: il finit en demandant la permission de donner une Pièce d'un Acte, qu'il avoit jouée en Province.

La

- La mode de représenter ces petites Farces après de grandes Pièces étoit perdue à l'Hôtel de Bourgogne. Le Roi agréa l'offre de Molière, & l'on joua dans l'instant le *Docteur amoureux*. Depuis ce tems l'usage a toujours continué de donner de ces Pièces d'un Acte, ou de trois, après les Pièces de cinq.

On permit à la Troupe de Molière de s'établir à Paris; ils s'y fixèrent, & partagèrent le Théâtre du Petit Bourbon avec les Comédiens Italiens, qui en étoient en possession depuis quelques années.

La Troupe de Molière jouoit sur le Théâtre les Mardis, les Jeudis & les Samedis, & les Italiens les autres jours.

La Troupe de l'Hôtel de Bourgogne ne jouoit aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avoit des Pièces nouvelles.

Dès-lors la Troupe de Molière prit le titre de *la Troupe de Monsieur*, qui étoit son Protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la Salle du Palais Royal. Le Cardinal de Richelieu l'avoit fait bâtir pour la représentation de *Mirame* Tragédie, dans laquelle ce Ministre avoit composé plus de cinq cens vers. Cette Salle est aussi mal construite que la Pièce pour laquelle elle fut bâtie.

tie. Et je suis obligé de remarquer à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun Théâtre supportable; c'est une barbarie Gotique, que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes Pièces sont en France, & les belles Salles en Italie.

La Troupe de Molière eut la jouissance de cette Salle jusqu'à la mort de son Chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilège de l'Opéra, quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant, que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658, jusqu'à 1673, c'est-à-dire en quinze années de tems, il donna toutes ses Pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer dans le Tragique, mais il n'y réussit pas; il avoit une volubilité dans la voix, & une espèce de hoquet, qui ne pouvoit convenir au genre sérieux, mais qui rendoit son jeu comique plus plaisant. La femme d'un des meilleurs Comédiens que nous ayons eus, a donné ce portrait-ci de Molière.

„ Il n'étoit ni trop gras, ni trop maigre;  
 „ il avoit la taille plus grande que petite, le  
 „ port noble, la jambe belle, il marchoit  
 „ gravement, avoit l'air très sérieux, le nez  
 „ gros,

„ gros, la bouche grande, les lèvres épaï-  
 „ ses, le teint brun, les sourcils noirs &  
 „ forts, & les divers mouvemens qu'il leur  
 „ donnoit lui rendoient la physionomie ex-  
 „ trêmement comique. A l'égard de son ca-  
 „ ractère, il étoit doux, complaisant, gé-  
 „ néreux; il aimoit fort à haranguer; &  
 „ quand il lisoit ses Pièces aux Comédiens,  
 „ il vouloit qu'ils y amenassent leurs en-  
 „ fans, pour tirer des conjectures de leur  
 „ mouvement naturel.

Molière se fit dans Paris un très grand nombre de partisans, & presque autant d'enemis. Il accoutuma le Public, en lui faisant connoître la bonne Comédie, à le juger lui-même très sévèrement. Les mêmes Spectateurs qui applaudissoient aux Pièces médiocres des autres Auteurs, relevoient les moindres défauts de Molière avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue; & le moindre défaut d'un Auteur célèbre, joint avec les malignités du Public, suffit pour faire tomber un bon Ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* & les *Plaideurs* de M. Racine furent si mal reçus; voilà pourquoi *l'Avare*, le *Misanthrope*, les *Femmes savantes*, *l'Ecole des femmes* n'eurent d'abord aucun succès.

Louis

Louis XIV, qui avoit un goût naturel & l'esprit très juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent par son approbation la Cour & la Ville aux Pièces de Molière. Il eût été plus honorable pour la Nation, de n'avoir pas besoin des décisions de son Maître pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels, surtout les mauvais Auteurs du tems, leurs Protecteurs, & leurs cabales: ils suscitèrent contre lui les Dévots; on lui imputa des Livres scandaleux; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissans, tandis qu'il n'avoit joué que les vices en général; & il eût succombé sous ces accusations, si ce même Roi, qui encouragea & qui soutint Racine & Despréaux, n'eût pas aussi protégé Molière.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, & sa Troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses Ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter: ce qu'il retiroit du Théâtre, avec ce qu'il avoit placé, alloit à trente mille livres de rente; somme qui, en ce tems-là, faisoit presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avoit auprès du Roi, paroît assez par le Canoniat qu'il obtint pour  
le

le fils de son Médecin. Ce Médecin s'appelloit Mauvilain. Tout le monde fait qu'étant un jour au dîné du Roi: *Vous avez un Médecin*, dit le Roi à Molière; *que vous fait-il?* Sire, répondit Molière, *nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais point, & je guéris.*

Il faisoit de son bien un usage noble & sage: il recevoit chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelles, les Jonsacs, les Desbarreaux, &c. qui joignoient la volupté & la philosophie. Il avoit une maison de campagne à Auteuil, où il se délassoit souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le Maréchal de Vivonne, connu par son esprit, & par son amitié pour Despréaux, alloit souvent chez Molière, & vivoit avec lui comme Lælius avec Tércence. Le Grand Condé exigeoit de lui qu'il le vînt voir souvent, & disoit qu'il trouvoit toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employoit une partie de son revenu en libéralités, qui alloient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes, des charités. Il encourageoit souvent par des présens considérables de jeunes Auteurs

teurs qui marquoient du talent: c'est peut-être à Molière que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui sortoit du Port-Royal, à travailler pour le Théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la Tragédie de *Théagène & Caricléé*; & quoique cette Pièce fût trop foible pour être jouée, il fit présent au jeune Auteur de cent louis, & lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire, qu'environ dans le même tems, c'est-à-dire en 1661, Racine aiant fait une Ode sur le Mariage de Louis XIV, M. Colbert lui envoya cent louis au nom du Roi.

Il est très triste pour l'honneur des Lettres, que Molière & Racine aient été brouillés depuis; de si grands Génies, dont l'un avoit été le Bienfaicteur de l'autre, devoient être toujours amis.

Il éleva & il forma un autre homme, qui par la supériorité de ses talens, & par les dons singuliers qu'il avoit reçus de la Nature, mérite d'être connu de la postérité. C'étoit le Comédien Baron, qui a été l'unique dans la Tragédie & dans la Comédie. Molière en prit soin comme de son propre fils.

Un jour Baron vint lui annoncer qu'un Co-

B

médien

médien de campagne, que la pauvreté empêchoit de se présenter, lui demandoit quelque léger secours pour aller joindre sa Troupe. Molière aiant su que c'étoit un nommé Mondorge, qui avoit été son camarade, demanda à Baron combien il croyoit qu'il falloit lui donner. Celui-ci répondit au hazard : *Quatre pistoles.* Donnez-lui quatre pistoles pour moi, lui dit Molière; en voilà vingt qu'il faut que vous lui donniez pour vous; & il joignit à ce présent, celui d'un habit de Théâtre magnifique.

Un autre trait de sa vie mérite encore plus d'être rapporté. Il venoit de donner l'aumône à un Pauvre. Un instant après, le Pauvre court après lui, & lui dit: *Monsieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me donner un louis d'or, je viens vous le rendre.* Tien, mon ami, dit Molière, en voilà un autre; & il s'écria: *Où la vertu va-t-elle se nicher!* Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissoit sur tout ce qui se présentoit à lui, & qu'il étudioit par-tout la Nature en homme qui la vouloit peindre.

Molière, heureux par ses succès & par ses protecteurs, par ses amis & par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avoit épousé en

1661 une jeune fille, née de la Béjart & d'un Gentilhomme nommé Modène. On disoit que Molière en étoit le père: le soin avec lequel on avoit répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva, que Molière n'avoit connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, & les dangers auxquels une Comédienne jeune & belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux; & Molière, tout Philosophe qu'il étoit d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, & quelquefois les ridicules, qu'il avoit si souvent joués sur le Théâtre. Tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres par les talens, s'en rapprochent presque toujours par les foiblesses. Car pour quoi les talens nous mettroient-ils au-dessus de l'humanité?

La dernière Pièce qu'il composa fut *le Malade imaginaire*. Il y avoit quelque tems que sa poitrine étoit attaquée, & qu'il crachoit quelquefois du sang. Le jour de la troisième Représentation, il se sentit plus incommodé qu'auparavant: on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même, & cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*, dans le Divertissement de la Réception du Malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques momens par deux de ces Sœurs Religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le Carême, & qu'il logeoit chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortoit par la bouche, le 17 Février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une Fille, qui avoit beaucoup d'esprit. Sa Veuve épousa le Comédien Guérin.

Le malheur qu'il avoit eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la Religion, & la prévention que l'on a contre la Comédie, tout épurée qu'elle étoit par lui, furent cause qu'on refusa de l'enterrer. Le Roi le regrettoit, & ce Monarque, dont il avoit été le Domestique & le Pensionnaire, eut la bonté de prier l'Archevêque de Paris de le faire enterrer dans une Eglise. Le Curé de Saint Eustache, sa Paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connoissoit dans Molière que le Comédien, & qui ignoroit qu'il avoit été un excellent Auteur, un Philosophe, un Grand-Homme en son

son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du Convoi: sa Veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres; & ces misérables qui auroient, sans savoir pourquoi, trouble d'Enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, & les injustices qu'il avoit essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux Père Bouhours à composer cette espèce d'Epitaphe, qui de toutes celles qu'on fit pour Molière est la seule qui mérite d'être rapportée, & la seule qui ne soit pas dans cette fausse & mauvaise Histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses Ouvrages.

Tu réformas & la Ville & la Cour;

Mais quelle en fut la récompense?

Les François rougiront un jour

De leur peu de reconnoissance.

Il leur fallut un Comédien

Qui mît à les polir sa gloire & son étude;

Mais, Molière, à ta gloire il ne manqueroit rien,

Si parmi les défauts que tu peignis si bien,

Tu les avois repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai omis dans cette Vie de Molière les Contes populaires touchant Chapelle & ses amis; mais je suis obligé de dire, que ces Contes adoptés par Grimarest font très faux. Le feu Duc de Sully, le dernier Prince de Vendôme, l'Abbé de Chaulieu, qui avoient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritoient aucune créance.





# L'ETOURDI,

OU

## LES CONTRE-TEMS,

*Comédie en vers & en cinq Actes, jouée d'abord à Lyon en 1653, & à Paris au mois de Décembre 1658, sur le Théâtre du Petit Bourbon.*

CETTE Pièce est la première Comédie que Molière ait donnée au Public: elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres; c'étoit le goût du Théâtre Italien & Espagnol, qui s'étoit introduit à Paris. Les Comédies n'étoient alors que des tissus d'avantures singulières, où l'on n'avoit guères songé à peindre les mœurs. Le Théâtre n'étoit point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité, que les hommes puissans avoient pour-lors, de tenir des Fous auprès d'eux, avoit infecté le Théâtre; on n'y voyoit que de vils Bouffons, qui étoient les modèles de nos Jodelets; & on ne représentoit que le

B 4

ridi-

ridicule de ces misérables, au-lieu de jouer celui de leurs Maitres. La bonne Comédie ne pouvoit être connue en France, puisque la Société & la Galanterie, seules sources du bon Comique, ne faisoient que d'y naître. Ce loisir, où les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractère & à leur ridicule, est le seul tems propre pour la Comédie; car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes aient l'occasion de les bien voir, & le seul pendant lequel les Spectacles puissent être fréquentés assiduellement. Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vu la Cour & Paris, & bien connu les hommes, que Molière les représenta avec des couleurs si vraies & si durables.

Les connoisseurs ont dit, que l'Étourdi devoit seulement être intitulé, *Les Contre-tems*. Lélié, en rendant une bourse qu'il a trouvée, en secourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité, plutôt que d'étourderie. Son Valet paroît plus étourdi que lui, puisqu'il n'a presque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop souvent été l'écueil de Molière, n'est pas meilleur ici que dans ses autres Pièces: cette faute est plus inexcusable dans

une

une Pièce d'intrigue, que dans une Comédie de caractère.

On est obligé de dire (& c'est principalement aux Etrangers qu'on le dit) que le stile de cette Pièce est foible & négligé, & que sur-tout il y a beaucoup de fautes contre la Langue. Non-seulement il se trouve dans les Ouvrages de cet admirable Auteur, des vices de construction, mais aussi plusieurs mots impropres & surannés. Trois des plus grands Auteurs du siècle de Louis XIV, Molière, La Fontaine & Corneille, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre Langue dans les Ecrits de ces Grands Hommes, y discernent ces petites fautes, & qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reste, l'Etourdi eut plus de succès, que le Misantrope, l'Avare & les Femmes savantes, n'en eurent depuis. C'est qu'avant l'Etourdi on ne connoissoit pas mieux, & que la réputation de Molière ne faisoit pas encore d'ombrage. Il n'y avoit alors de bonne Comédie au Théâtre François, que *le Menteur*.



# LE DÉPIT

## AMOUREUX,

Comédie en vers & en cinq Actes, représentée au  
Théâtre du Petit Bourbon en 1658.

**L**E Dépit amoureux fut joué à Paris, immédiatement après l'Etourdi. C'est encore une Pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul nœud dans le Dépit amoureux. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un Roman, sans en avoir l'intérêt. Et le cinquième Acte employé à débrouiller ce Roman, n'a paru ni vif, ni comique. On a admiré dans le Dépit amoureux la Scène de la brouillerie & du raccommodement d'Erafte & de Lucile. Le succès est toujours assuré, soit en Tragique, soit en Comique, à ces fortes de Scènes qui représentent la passion la plus chère aux hommes dans la circonstance la plus vive. La petite Ode d'Horace,

*Donec gratus eram tibi,*

a été regardée comme le modèle de ces Scènes, qui sont enfin devenues des lieux-communs.

LES

LES PRETIEUSES  
RIDICULES,

*Comédie en un Acte & en prose, jouée d'abord  
en Province, & représentée pour la première  
fois à Paris sur le Théâtre du Petit Bourbon,  
au mois de Novembre 1659.*

**L**ORSQUE Molière donna cette Comédie, la fureur du Bel-esprit étoit plus que jamais à la mode. Voiture avoit été le premier en France qui avoit écrit avec cette galanterie ingénieuse, dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur & l'affectation. Ses Ouvrages, où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux-brillans, étoient les seuls modèles; & presque tous ceux qui se piquoient d'esprit, n'imitoient que ses défauts. Les Romans de Mademoiselle Scudéri avoient achevé de gâter le goût: il régnoit dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentimens romanesques & d'expressions bizarres, qui composoient un jargon nouveau, inintelligible

ble & admiré. Les Provinces, qui outrent toutes les modes, avoient encore renchéri sur ce ridicule: les femmes qui se piquoient de cette espèce de Bel-esprit, s'appelloient *Précieuses*; ce nom, si décrié depuis par la Pièce de Molière, étoit alors honorable; & Molière même dit dans sa Préface, qu'il a beaucoup de respect pour les véritables *Précieuses*, & qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite Pièce, faite d'abord pour la Province, fut applaudie à Paris, & jouée quatre mois de suite. La Troupe de Molière fit doubler pour la première fois le prix ordinaire, qui n'étoit alors que dix sols au Parterre.

Dès la première Représentation, Ménage, homme célèbre dans ce tems-là, dit au fameux Chapelain: *Nous adorions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être si bien critiquées; croyez-moi, il nous faudra bruler ce que nous avons adoré.* Du moins c'est ce que l'on trouve dans le *Menagiana*; & il est assez vraisemblable que Chapelain, homme alors très estimé, & cependant le plus mauvais Poète qui ait jamais été, parloit lui-même le jargon des *Précieuses* ridicules chez Madame de Longueville, qui présidoit, à ce que dit le Cardinal de

de Retz, à ces combats spirituels, dans lesquels on étoit parvenu à ne se point entendre.

La Pièce est sans intrigue & toute de caractère. Il y a très peu de défauts contre la Langue, parce que lorsqu'on écrit en prose, on est bien plus maître de son stile; & parce que Molière aiant à critiquer le langage des Beaux-esprits du tems, châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit Ouvrage lui attira des critiques, que *l'Etourdi* & *le Dépit amoureux* n'avoient pas essuyées. Un certain Antoine Bodeau fit les *véritables Précieuses*; on parodia la Pièce de Molière: mais toutes ces Critiques & ces Parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritoient.

On fait qu'à une Représentation des *Précieuses ridicules*, un Vieillard s'écria du milieu du Parterre: *Courage, Molière, voilà la bonne Comédie.*

On eut honte de ce stile affecté, contre lequel Molière & Despréaux se font toujours élevés. On commença à ne plus estimer que le naturel; & c'est peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de se distinguer a ramené depuis le stile des *Précieuses*, on le retrouve encore  
dans

dans plusieurs Livres modernes. L'un \*, en traitant sérieusement de nos Loix, appelle un Exploit, un Compliment timbré. L'autre †, écrivant à une Maitresse en l'air, lui dit: *Vo-  
tre nom est écrit en grosses lettres sur mon cœur...  
Je veux vous faire peindre en Iroquoise, mangeant  
une demi-douzaine de cœurs par amusement.* Un  
troisième § appelle un Cadran au Soleil, un  
*Greffier Solaire*; une grosse Rave, un *Phé-  
nomène potager*. Ce stile a reparu sur le Thé-  
âtre même, où Molière l'avoit si bien tourné  
en ridicule. Mais la Nation entière a mar-  
qué son bon goût, en méprisant cette affec-  
tation dans des Auteurs que d'ailleurs elle  
estimoit.

\* Toureil. † Fontenelle. § La Motte.



LE COCU  
IMAGINAIRE,

*Comédie en un Acte & en vers, représentée à  
Paris le 28 Mai 1660.*

**L**E Cocu imaginaire fut joué quarante fois de suite, quoique dans l'Eté, & pendant que le Mariage du Roi retenoit toute la Cour hors de Paris. C'est une Pièce en un Acte, où il entre un peu de caractère, & dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que Molière perfectionna beaucoup sa manière d'écrire, par son séjour à Paris. Le stile du Cocu imaginaire l'emporte beaucoup sur celui de ses premières Pièces en vers, on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossièretés :

- „ La Bière est un séjour par trop mélancolique,
- „ Et trop mal-sain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi

aussi des termes qu'une délicatesse peut-être  
outrée a bannis aujourd'hui du Théâtre, com-  
me *carogne*, *cocu*, &c.

Le dénouement que fait Villebrequin, est  
un des moins bien ménagés & des moins heu-  
reux de Molière. Cette Pièce eut le sort des  
bons Ouvrages; qui ont & de mauvais Cen-  
seurs & de mauvais Copistes. Un nommé  
Donneau fit jouer à l'Hôtel de Bourgogne *La  
Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.



\*\*\*\*\*  
 DON GARCIE

DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

*Comédie héroïque en vers & en cinq Actes, re-  
 présentée pour la première fois le 4 Février  
 1661.*

**M**OLIERE joua le rôle de Don Garcie,  
 & ce fut par cette Pièce qu'il apprit  
 qu'il n'avoit point de talent pour le sérieux,  
 comme Acteur. La Pièce & le jeu de Mo-  
 lière furent très mal reçus. Cette Pièce, imi-  
 tée de l'Espagnol, n'a jamais été rejouée de-  
 puis sa chute. La réputation naissante de Mo-  
 lière souffrit beaucoup de cette disgrâce, &  
 ses ennemis triomphèrent quelque tems. Don  
 Garcie ne fut imprimé qu'après la mort de  
 l'Auteur.

C

L'ECO-



ducation différente aux enfans qu'ils élèvent; il y a de même dans l'Ecole des Maris deux Tuteurs, dont l'un est sévère, & l'autre indulgent: voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans les Adelphe; celle de l'Ecole des Maris est fine, intéressante & comique. Une des femmes de la Pièce de Térence, qui devoit faire le personnage le plus intéressant, ne paroît sur le Théâtre que pour accoucher. L'Isabelle de Molière occupe presque toujours la Scène avec esprit & avec grace, & mêle quelquefois de la bienséance, même dans les tours qu'elle joue à son Tuteur. Le dénouement des Adelphe n'a nulle vraisemblance; il n'est point dans la nature, qu'un Vieillard qui a été soixante ans chagrin, sévère & avare, devienne tout-à-coup gai, complaisant & libéral. Le dénouement de l'Ecole des Maris est le meilleur de toutes les Pièces de Molière. Il est vraisemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue, &, ce qui vaut bien autant, il est extrêmement comique. Le stile de Térence est pur, sententieux, mais un peu froid; comme César, qui excelloit en tout, le lui a reproché. Celui de Molière dans cette Pièce est plus châ-

tié que dans les autres. L'Auteur François égale presque la pureté de la diction de Térence, & le passe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaisanterie.



# LES FACHEUX,

*Comédie en vers & en trois Actes, représentée  
à Vaux devant le Roi, au mois d'Août, &  
à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 4  
Novembre de la même année 1661.*

**N**ICOLAS FOUQUET, dernier Sur-Intendant des Finances, engagea Molière à composer cette Comédie pour la fameuse Fête qu'il donna au Roi & à la Reine-Mère, dans sa Maison de Vaux, aujourd'hui appelée Villars. Molière n'eut que quinze jours pour se préparer. Il avoit déjà quelques Scènes détachées toutes prêtes; il y en ajouta de nouvelles, & en composa cette Comédie, qui fut, comme il le dit dans la Préface, faite, apprise & représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend un certain Grimarest Auteur d'une Vie de Molière, que le Roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du Chasseur. Molière n'avoit point encore auprès du Roi un accès assez libre: de plus, ce n'étoit pas ce Prince qui donnoit la Fête, c'étoit Fou-

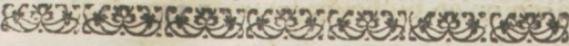
quet; & il falloit ménager au Roi le plaisir de la surprise. Cette Pièce fit au Roi un plaisir extrême, quoique les Ballets des Intermèdes fussent mal inventés & mal exécutés. Paul Péliſſon, homme célèbre dans les Lettres, composâ le Prologue en vers à la louange du Roi. Ce Prologue fut très applaudi de toute la Cour, & plut beaucoup à Louis XIV. Mais celui qui donna la Fête, & l'Auteur du Prologue, furent tous deux mis en prison peu de tems après. On les vouloit même arrêter au milieu de la Fête. Triste exemple de l'instabilité des fortunes de Cour.

Les Fâcheux ne sont pas le premier Ouvrage en Scènes absolument détachées, qu'on ait vu sur notre Théâtre. Les *Visionnaires* de Desmarests étoient dans ce goût, & avoient eu un succès si prodigieux, que tous les Beaux-esprits du tems de Desmarests l'appelloient l'*Inimitable Comédie*. Le goût du Public s'est tellement perfectionné depuis, que cette Comédie ne paroît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les Comédiens osèrent la jouer en 1719, mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que les Fâcheux tombent dans le même décri.

On

On ignoroit le Théâtre, du tems de Desmarts. Les Auteurs étoient outrés en tout, parce qu'ils ne connoissoient point la nature. Ils peignoient au hazard des caractères chimeriques. Le faux, le bas, le gigantesque, dominoient par-tout. Molière fut le premier qui fit sentir le vrai, & par conséquent le beau. Cette Pièce le fit connoître plus particulièrement de la Cour & du Maître; & lorsque, quelque tems après, Molière donna cette Pièce à Saint Germain, le Roi lui ordonna d'y ajouter la Scène du Chasseur. On prétend que ce Chasseur étoit le Comte de Soyecourt. Molière, qui n'entendoit rien au jargon de la Chasse, pria le Comte de Soyecourt lui-même, de lui indiquer les termes dont il devoit se servir.



  
**L' E C O L E**  
**D E S F E M M E S ,**

*Comédie en vers & en cinq Actes, représentée à  
Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 26  
Décembre 1662.*

**L**É Théâtre de Molière, qui avoit donné naissance à la bonne Comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661, & toute l'année 1662, pour certaines Farces moitié Italiennes moitié Françoises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux Pantomime Italien, connu sous le nom de Scaramouche. Les mêmes Spectateurs qui applaudissoient sans réserve à ces Farces monstrueuses, se rendirent difficiles pour l'Ecole des Femmes, Pièce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art, que tout paroît être en action.

Elle fut très suivie & très critiquée, comme le dit la Gazette de Loret:

Piè-

Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,  
Mais où pourtant va tant de monde,  
Que jamais sujet important  
Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à l'Ecole des Maris, & sur-tout dans le dénouement, qui est aussi *postiche* dans l'Ecole des Femmes, qu'il est bien amené dans l'Ecole des Maris. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paroissent indignes de Molière; on desapprouva *le Corbillion*, *la Tarte à la crème*, *les Enfans faits par l'oreille*. Mais aussi les connoisseurs admirèrent avec quelle adresse Molière avoit su attacher & plaire pendant cinq Actes, par la seule confiance d'Horace au Vieillard, & par de simples récits. Il sembloit qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un Acte. Mais c'est le caractère du vrai génie, de répandre sa fécondité sur un sujet stérile, & de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant, que c'est-là le grand art des Tragédies de Racine.

# LA CRITIQUE

DE

## L'ECOLE DES FEMMES,

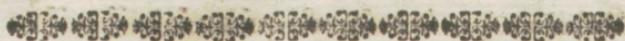
*Petite Pièce en un Acte & en prose, représentée  
à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le  
premier Juin 1663.*

C'EST le premier Ouvrage de ce genre qu'on connoisse au Théâtre. C'est proprement un Dialogue, & non une Comédie. Molière y fait plus la satire de ses Censeurs, qu'il ne défend les endroits foibles de l'Ecole des Femmes. On convient qu'il avoit tort de vouloir justifier *la Tarte à la crème*, & quelques autres bassesses de stile qui lui étoient échappées; mais que ses ennemis avoient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon Ouvrage.

Boursault crut se reconnoitre dans le portrait de Lisidas. Pour s'en venger, il fit jouer à l'Hôtel de Bourgogne une petite Pièce dans le goût de la Critique de l'Ecole des Femmes, intitulée : *Le Portrait du Peintre, ou la Contre-critique.*

L'IM-





## LA PRINCESSE D'ELIDE,

O U

LES PLAISIRS

## DE L'ILE ENCHANTEE,

*Représentée le 7 Mai 1664, à Versailles, à la  
grande Fête que le Roi donna aux Reines.*

**L**es Fêtes que Louis XIV donna dans sa jeunesse, méritent d'entrer dans l'Histoire de ce Monarque, non-seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuèrent en même tems à ses plaisirs, à la politesse, & à la gloire de la Nation. Ce fut à cette Fête, connue sous le nom de l'*Ile enchantée*, que Molière fit jouer la Princesse d'Elide, Comédie-Ballet en cinq Actes. Il n'y a que le premier Acte & la première Scène du second, qui soient en vers: Molière, pressé par le tems, écrivit le reste en prose. Cette Pièce réussit beaucoup dans une Cour qui ne respi-

respiroit que la joie, & qui au milieu de tant de plaisirs, ne pouvoit critiquer avec sévérité un Ouvrage fait à la hâte pour embellir la Fête.

On a depuis représenté la Princesse d'Elide à Paris; mais elle ne put avoir le même succès, dépouillée de tous ses ornemens & des circonstances heureuses qui l'avoient soutenue. On joua la même année la Comédie de *la Mère Coquette*, du célèbre Quinault; c'étoit presque la seule bonne Comédie qu'on eût vu en France, hors les Pièces de Molière, & elle dut lui donner de l'émulation. Rarement les Ouvrages faits pour des Fêtes réussissent-ils au Théâtre de Paris. Ceux à qui la Fête est donnée, sont toujours indulgens; mais le Public libre est toujours sévère. Le genre sérieux & galant n'étoit pas le génie de Molière; & cette espèce de Poëme n'ayant ni le plaisant de la Comédie, ni les grandes passions de la Tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité.



# LE MARIAGE FORCÉ,

*Petite Pièce en prose & en un Acte, représentée  
au Louvre le 24 Janvier 1664, & au Théâ-  
tre du Palais Royal le 15 Décembre de la mê-  
me année.*

**C'**EST une de ces petites Farces de Mo-  
lière, qu'il prit l'habitude de faire jouer  
après les Pièces en cinq Actes. Il y a dans  
celle-ci quelques Scènes tirées du Théâtre I-  
talien. On y remarque plus de bouffonne-  
rie, que d'art & d'agrément. Elle fut ac-  
compagnée au Louvre d'un petit Ballet, où  
Louis XIV dansa.

L'A-

L' A M O U R  
M E D E C I N,

*Petite Comédie en un Acte & en prose, représentée à Versailles le 15 Septembre 1665, & sur le Théâtre du Palais Royal le 22 du même mois.*

L'Amour Médecin est un impromptu, fait pour le Roi en cinq jours de tems: cependant cette petite Pièce est d'un meilleur comique que le Mariage forcé. Elle fut accompagnée d'un Prologue en Musique, qui est l'une des premières compositions de Lully.

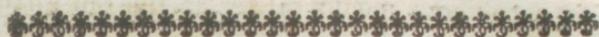
C'est le premier Ouvrage dans lequel Molière ait joué les Médecins. Ils étoient fort différens de ceux d'aujourd'hui; ils alloient presque toujours en robe & en rabat, & consultoient en Latin.

Si les Médecins de notre tems ne connoissent pas mieux la Nature, ils connoissent mieux le monde, & savent que le grand art d'un Médecin est l'art de plaire. Molière peut avoir contribué à leur ôter leur pédante-

terie; mais les mœurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de Raïson s'est introduit dans toutes les Sciences, & la politesse dans toutes les conditions.



DON



# D O N J U A N ,

O U

## LE FESTIN DE PIERRE,

*Comédie en prose & en cinq Actes, représentée  
sur le Théâtre du Palais Royal le 15 Février  
1665.*

**L'**Original de la Comédie bizarre du *Festin de Pierre*, est de *Triso de Molina*, Auteur Espagnol: Il est intitulé: *Les Combida-do di Piédra, le Convié de Pierre*. Il fut joué ensuite en Italie, sous le titre de *Convitato di Piétra*. La Troupe des Comédiens Italiens le joua à Paris, & on l'appella le *Festin de Pierre*. Il eut un grand succès sur ce Théâtre irrégulier; l'on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonnerie & de Religion, de plaisanterie & d'horreur, ni contre les prodiges extravagans qui font le sujet de cette Pièce; une statue qui marche & qui parle, & les flammes de l'Enfer qui engloutissent un impie sur le Théâtre d'Arlequin, ne soulevèrent point les esprits:

D

soit

soit qu'en effet il y ait dans cette Pièce quelque intérêt, soit que le jeu des Comédiens l'embellît; soit plutôt que le peuple, à qui le Festin de Pierre plait beaucoup plus qu'aux honnêtes-gens, aime cette espèce de merveilleux.

Villiers, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, mit le Festin de Pierre en vers, & il eut quelque succès à ce Théâtre. Molière voulut aussi traiter ce bizarre sujet. L'empressement d'enlever des Spectateurs à l'Hôtel de Bourgogne, fit qu'il se contenta de donner en prose sa Comédie: c'étoit une nouveauté inouïe alors, qu'une Pièce de cinq Actes en prose. On voit par-là combien l'habitude a de puissance sur les hommes, & comme elle forme les différens goûts des Nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une Comédie puisse réussir en vers; les François au contraire ne croyoient pas qu'on pût supporter une longue Comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la Pièce de Villiers sur celle de Molière, & ce préjugé a duré si longtems, que Thomas Corneille en 1673, immédiatement après la mort de Molière, mit son Festin de Pierre en vers: il eut alors un grand succès  
sur

sur le Théâtre de la rue Guénégaud, & c'est de cette seule manière qu'on le représente aujourd'hui.

A la première Représentation du Festin de Pierre de Molière, il y avoit une Scène entre Don Juan & un Pauvre. Don Juan demandoit a ce Pauvre, à quoi il passoit sa vie dans la forêt. *A prier Dieu*, répondoit le Pauvre, *pour des honnêtes-gens qui me donnent l'aumône. Tu passès ta vie à prier Dieu?* disoit Don Juan: *Si cela est, tu dois donc être fort à ton aise. Hélas! Monsieur, je n'ai pas souvent dequoi manger. Cela ne se peut pas*, repliquoit Don Juan; *Dieu ne sauroit laisser mourir de faim ceux qui le prient du soir au matin. Tien, voilà un Louis d'or; mais je te le donne pour l'amour de l'humanité.*

Cette Scène, convenable au caractère impie de Don Juan, mais dont les esprits foibles pouvoient faire un mauvais usage, fut supprimée à la seconde Représentation, & fut peut-être cause de sa chute.

Celui qui écrit ceci, a vu la Scène écrite de la main de Molière, entre les mains du fils de Pierre Marcaffus, ami de l'Auteur.

L E

## MISANTROPE,

*Comédie en vers & en cinq Actes, représentée  
sur le Théâtre du Palais Royal le 4 Juin 1666.*

L'EUROPE regarde cet Ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut Comique ; le sujet du Misantrope a réussi chez toutes les Nations longtems avant Molière, & après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre-humain dont il a éprouvé les noirceurs, & qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le Misantrope est la plus commune, la plus naturelle & la plus susceptible du genre comique. Celle dont Molière l'a traité est bien plus délicate, & fournissant bien moins, exigeoit beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, vuide d'intérêt: son Misantrope hait les hommes, encore plus par humeur, que par raison: il n'y a d'intrigue dans la Pièce, que ce qu'il en faut pour faire sortir les

ca-

caractères, mais peut-être pas assez pour attacher; en récompense, tous ces caractères ont une force, une vérité & une finesse, que jamais Auteur comique n'a connues comme lui.

Molière est le premier qui ait su tourner en Scènes ces conversations du monde, & y mêler des portraits. Le Misantrope en est plein, c'est une peinture continuelle; mais une peinture de ces ridicules, que les yeux vulgaires n'apperçoivent pas. Il est inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'esprit, & de montrer avec quel art un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule, est si rempli de foibleesses pour une coquette, de remarquer la conversation & le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit, doit sentir ces beautés, lesquelles même, toutes grandes qu'elles sont, ne feroient rien sans le stile. La Pièce est d'un bout à l'autre à peu près dans le stile des Satires de Despréaux, & c'est de toutes les Pièces de Molière la plus fortement écrite.

Elle eut à la première Représentation les applaudissemens qu'elle méritoit. Mais c'étoit un Ouvrage plus fait pour les gens d'esprit,

que pour la multitude, & plus propre encore à être lu, qu'à être joué. Le Théâtre fut désert dès le troisième jour. Depuis, lorsque le fameux Acteur Baron étant remonté sur le Théâtre, après trente ans d'absence, joua le Misantrophe, la Pièce n'attira pas un grand concours; ce qui confirma l'opinion où l'on étoit, que cette Pièce seroit plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a d'un côté pour le Misantrophe, & de l'autre la juste admiration qu'on a pour lui, prouve peut-être plus qu'on ne pense, que le Public n'est point injuste. Il court en foule à des Comédies gaies & amusantes, mais qu'il n'estime guères, & ce qu'il admire n'est pas toujours réjouissant. Il en est des Comédies comme des Jeux: il y en a que tout le monde joue, il y en a qui ne sont faits que pour les esprits plus fins & plus appliqués.

Si on osoit encore chercher dans le cœur humain la raison de cette tiédeur du Public aux Représentations du Misantrophe, peut-être les trouveroit-on dans l'intrigue de la Pièce, dont les beautés ingénieuses & fines ne sont pas également vives & intéressantes; dans ces conversations même, qui sont des morceaux inimitables, mais qui n'étant pas toujours

jours

jours nécessaires à la Pièce, peut-être refroidissent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'Auteur; enfin dans le dénouement, qui, tout bien amené & tout sage qu'il est, semble être attendu du Public sans inquiétude, & qui venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le Spectateur ne souhaite point que le Misantrope épouse la coquette Célimène, & ne s'inquiète pas beaucoup s'il se détachera d'elle. Enfin on prendroit la liberté de dire, que le Misantrope est une Satire plus sage & plus fine que celles d'Horace & de Boileau, & pour le moins aussi bien écrite: mais qu'il y a des Comédies plus intéressantes; & que le Tartuffe, par exemple, réunit les beautés du stile du Misantrope, avec un intérêt plus marqué.

On fait que les ennemis de Molière voulurent persuader au Duc de Montausier, fameux par sa vertu sauvage, que c'étoit lui que Molière jouoit dans le Misantrope. Le Duc de Montausier alla voir la Pièce, & dit en sortant, qu'il auroit bien voulu ressembler au Misantrope de Molière.



Sage qui écrivoit pour les hommes éclairés;  
& il fallut que le Sage se déguisât en Far-  
ceur pour plaire à la multitude.



## LE SICILIEN,

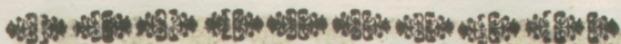
OU

## L'AMOUR PEINTRE,

*Comédie en prose & en un Acte, représentée à  
Saint Germain en Laye en 1667, & sur le  
Théâtre du Palais Royal le 10 Juin de la même  
année.*

**C'**EST la seule petite Pièce en un Acte, où il y ait de la grace & de la galanterie. Les autres petites Pièces que Molière ne donnoit que comme des Farces, ont d'ordinaire un fonds plus bouffon & moins agréable.

M E-



MELICERTE,  
PASTORALE HEROÏQUE,

*Représentée à Saint Germain en Laye pour le  
Roi au Ballet des Muses, en Décembre 1666.*

MOLIERE n'a jamais fait que deux Actes de cette Comédie; le Roi se contenta de ces deux Actes dans la Fête du Ballet des Muses. Le Public n'a point regretté que l'Auteur ait négligé de finir cet Ouvrage: il est dans un genre qui n'étoit point celui de Molière, quelque peine qu'il y eût prise. Les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

AM-

# AMPHITRION,

*Comédie en vers & en trois Actes, représentée  
sur le Théâtre du Palais Royal le 13 Janvier  
1668.*

**E**URIPIDE & Archippus avoient traité ce sujet de Tragicomédie chez les Grecs; c'est une des Pièces de Plaute qui a eu le plus de succès; on la jouoit encore à Rome cinq cens ans après lui; &, ce qui peut paroître singulier, c'est qu'on la jouoit toujours dans des Fêtes consacrées à Jupiter. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment, qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au Théâtre, des mêmes Dieux qu'on adoroit dans les Temples.

Molière a tout pris de Plaute, hors les Scènes de Sosie & de Cleantis. Ceux qui ont dit qu'il a imité son Prologue de Lucien, ne savent pas la différence qui est entre une imitation, & la ressemblance très éloignée de l'excellent Dialogue de la Nuit & de Mercure dans Molière, avec le petit Dialogue de Mercure

cure

cûre & d'Apollon dans Lucien : il n'y a pas une plaifanterie, pas un feul mot, que Molière doive à cet Auteur Grec.

Tous les Lecteurs exemts de préjugés favent combien l'Amphitriton François est au deflus de l'Amphitriton Latin. On ne peut pas dire des plaifanteries de Molière, ce qu'Horace dit de celles de Plaute :

„ Nostri proavi Plautinos & numeros &

„ Laudavere sales, nimium patienter utrumque.

Dans Plaute, Mercure dit à Sofie : *Tu viens avec des fourberies cousues.* Sofie répond : *Je viens avec des habits cousus.* Tu as menti, replique le Dieu, *tu viens avec tes pieds, & non avec tes habits.* Ce n'est pas-là le comique de notre Théâtre. Autant Molière paroît surpasser Plaute dans cette espèce de plaifanterie que les Romains nommoient Urbanité, autant paroît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa Pièce. Quand il falloit chez les Anciens apprendre au Spectateur quelque événement, un Acteur venoit sans façon le conter dans un monologue ; ainsi Amphitriton & Mercure viennent seuls sur la Scène dire  
tout

tout ce qu'ils ont fait, pendant les Entre-actes. Il n'y avoit pas plus d'art dans les Tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le Théâtre des Anciens, (d'ailleurs à jamais respectable) est par rapport au nôtre, ce que l'Enfance est à l'Age mûr.

Madame Dacier, qui a fait honneur à son sexe par son érudition, & qui lui en eût fait davantage, si avec la science des Commentateurs, elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une Dissertation pour prouver que l'Amphitriion de Plaute étoit fort au-dessus du moderne; mais aiant ouï dire que Molière vouloit faire une Comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa Dissertation.

L'Amphitriion de Molière réussit pleinement & sans contradiction; aussi est-ce une Pièce pour plaire aux plus simples & aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la première Comédie que Molière ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification étoit plus propre à la Comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté & plus de variété. Cependant les rimes plates en vers Alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus mal-aisés à faire, qu'ils semblent plus faciles. Il y a un  
rithme

rihme très peu connu qu'il y faut observer,  
fans quoi cette Poësie rebute. Corneille ne  
connut pas ce rithme dans son Agésilas.



L'AVA-



## L'AVARE,

*Comédie en prose & en cinq Actes, représentée à Paris sur le Théâtre du Palais Royal le 9 Septembre 1668.*

CETTE excellente Comédie avoit été donnée au Public en 1667: mais le même préjugé qui fit tomber le Festin de Pierre parce qu'il étoit en prose, avoit fait tomber l'Avare. Molière, pour ne point heurter de front le sentiment des Critiques, & sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au Public le tems de revenir, & ne joua l'Avare qu'un an après: le Public, qui à la longue se rend toujours au bon, donna à cet Ouvrage les applaudissemens qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes Comédies en prose, & qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans ce stile ordinaire où l'esprit seul soutient l'Auteur, que dans la versification, qui par la rime, la cadence & la mesure, prête des ornemens à des idées simples, que la prose n'embelliroit pas.

AVARE

II

Il y a dans l'Avare quelques idées prises de Plaute, & embellies par Molière. Plaute avoit imaginé le premier, de faire en même tems voler la cassette de l'Avare & séduire sa fille; c'est de lui qu'est toute l'invention de la Scène du jeune-homme qui vient avouer le rapt, & que l'Avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que Plaute n'a point assez profité de cette situation, il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait seul: l'Amant de la fille ne paroît que dans cette Scène, il vient sans être annoncé ni préparé, & la fille elle-même n'y paroît point du tout.

Tout le reste de la Pièce est de Molière, caractères, intrigues, plaisanteries; il n'en a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare parlant (peut-être mal-à-propos) aux Spectateurs, dit: *Mon voleur n'est-il point parmi vous? Ils me regardent tous, & se mettent à rire. (Quid est quod ridetis? Novi omnes, scio fures hic esse complures.)* Et cet autre endroit encore, où aiant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième, *Ostende tertiam?*

Mais si l'on veut connoître la différence du stile de Plaute & du stile de Molière, qu'on

E

voie

voie les portraits que chacun fait de son A-  
vare. Plaute dit :

Clamat suam rem periisse, seque,

De suo tigillo fumus si qua exit foras.

Quin, cum it dormitum, follem obstringit  
ob gulam,

Ne quid animæ forte amittat dormiens;

Etiamme obturat inferiorem gutturem? &c.

*Il crie qu'il est perdu, qu'il est abîmé, si la  
fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met  
une vessie à la bouche pendant la nuit, de peur  
de perdre son souffle. Se bouche-t-il aussi la bouche  
d'en-bas?*

Cependant ces comparaisons de Plaute avec  
Molière, toutes à l'avantage du dernier,  
n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce  
Comique Latin, qui n'ayant pas la pureté de  
Térence, avoit d'ailleurs tant d'autres talens,  
& qui, quoiqu'inférieur à Molière, a été pour  
la variété de ses caractères & de ses intrigues,  
ce que Rome a eu de meilleur. On trouve  
aussi à la vérité dans l'Avare de Molière quel-  
ques expressions grossières, comme, *Je sai  
l'art de traire les hommes*; & quelques mauvai-  
ses plaisanteries, comme, *Je marierois, si je  
l'a-*

*J'avois entrepris, le Grand-Turc & la République de Venise.*

Cette Comédie a été traduite en plusieurs Langues, & jouée sur plus d'un Théâtre d'Italie & d'Angleterre, de même que les autres Pièces de Molière; mais les Pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du Traducteur. Un Poète Anglois nommé *Shadwell*, aussi vain que mauvais Poète, la donna en Anglois du vivant de Molière. Cet homme dit dans sa Préface: *Je crois pouvoir dire sans vanité, que Molière n'a rien perdu entre mes mains. Jamais Pièce Française n'a été maniée par un de nos Poètes, quelque méchant qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce n'est ni faute d'invention, ni faute d'esprit, que nous empruntons des François; mais c'est par paresse: c'est aussi par paresse que je me suis servi de l'Avare de Molière.*

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité, n'en a pas assez pour faire mieux que Molière. La Pièce de *Shadwell* est généralement méprisée. *M. Fielding*, meilleur Poète & plus modeste, a traduit l'Avare, & l'a fait jouer à Londres en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de Dialogue particulières

à sa Nation, & sa Pièce a eu près de trente Représentations; succès très rare à Londres, où les Pièces qui ont le plus de cours, ne sont jouées tout au plus que quinze fois.







rent contre Molière, & séduisirent même quelques gens de bien. Molière voyant tant d'ennemis qui alloient attaquer sa personne encore plus que sa Pièce, voulut laisser ces premières fureurs se calmer: il fut un an sans donner le Tartuffe; il le lisoit seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominoit pas.

Molière aiant opposé la protection & le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du Roi une permission verbale de jouer le Tartuffe. La première Représentation en fut donc faite à Paris le 5 Août 1667: le lendemain on alloit la rejouer; l'Assemblée étoit la plus nombreuse qu'on eût jamais vue; il y avoit des Dames de la première distinction aux troisièmes loges; les Acteurs alloient commencer: lorsqu'il arriva un ordre du Premier Président du Parlement, portant défense de jouer la Pièce.

C'est à cette occasion, qu'on prétend que Molière dit à l'Assemblée: *Messieurs, nous allons vous donner le Tartuffe, mais Monsieur le Premier Président ne veut pas qu'on le joue.*

Pendant qu'on supprimoit cet Ouvrage, qui étoit l'éloge de la Vertu & la satire de la seule Hypocrisie, on permit qu'on jouât sur

le Théâtre Italien *Scaramouche Hermite*, Pièce très froide si elle n'eût été licentieufe, dans laquelle un Hermite vêtu en Moine monte la nuit par une échelle à la fenêtré d'une femme mariée, & y reparoît de tems en tems, en difant, *questo è per mortificar la carne*. On fait sur cela le mot du Grand Condé. Au bout de quelque tems, Molière fut délivré de la persécution; il obtint un ordre du Roi par écrit, de représenter le Tartuffe. Les Comédiens, ses camarades, voulurent que Molière eût toute sa vie deux parts dans le gain de la Troupe, toutes les fois qu'on joueroit cette Pièce; elle fut représentée trois mois de suite, & durera autant qu'il y aura en France du Goût & des Hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une Leçon de morale cette même Pièce, qu'on trouvoit autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer, que les discours de Cléante, dans lesquels la Vertu vraie & éclairée est opposée à la Dévotion imbécille d'Orgon, sont, à quelques expressions près, le plus fort & le plus élégant Sermon que nous ayons en notre Langue; & c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parloient moins bien dans la Chaire, que Molière au Théâtre.

Voyez

Voyez sur-tout cet endroit :

Allez, tous vos discours ne me font point  
de peur,

Je sai comme je parle, & le ciel voit mon  
cœur :

Il est de faux dévots, ainsi que de faux bra-  
ves, &c.

Presque tous les caractères de cette Pièce  
sont originaux; il n'y en a aucun qui ne soit  
bon, & celui du Tartuffe est parfait. On ad-  
mire la conduite de la Pièce jusqu'au dénoue-  
ment; on sent combien il est forcé, & com-  
bien les louanges du Roi, quoique mal ame-  
nées, étoient nécessaires pour soutenir Mo-  
lière contre ses ennemis.

Dans les premières Représentations, l'Im-  
posteur se nommoit Panulphe, & ce n'étoit  
qu'à la dernière Scène qu'on apprenoit son  
véritable nom de Tartuffe, sous lequel ses  
impostures étoient supposées être connues du  
Roi. A cela près, la Pièce étoit comme el-  
le est aujourd'hui. Le changement le plus  
marqué qu'on y ait fait, est à ce vers :

O Ciel, pardonne-moi la douleur qu'il me  
donne.

Il y avoit :

O Ciel , pardonne - moi comme je lui pardonne.

Qui croiroit que le succès de cette admirable Pièce eût été balancé par celui d'une Comédie qu'on appelle *la Femme Juge & Partie*, qui fut jouée à l'Hôtel de Bourgogne aussi long-tems que le *Tartuffe* au Palais Royal ? Montfleury, Comédien de l'Hôtel de Bourgogne, Auteur de *la Femme Juge & Partie*, se croyoit égal à Molière ; & la Préface qu'on a mise au-devant du Recueil de ce Montfleury avertit que *Monsieur de Montfleury* étoit un Grand Homme. Le succès de *la Femme Juge & Partie*, & de tant d'autres Pièces médiocres, dépend uniquement d'une situation que le jeu d'un Acteur fait valoir. On fait qu'au Théâtre il faut peu de chose pour faire réussir ce que l'on méprise à la lecture. On représenta sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, à la suite de *la Femme Juge & Partie*, la Critique du *Tartuffe*. Voici ce qu'on trouve dans le Prologue de cette Critique :

Molière plait assez, c'est un bouffon plaisant,  
Qui divertit le monde en le contrefaisant ;

Scs

Ses grimaces souvent causent quelques surprises ;

Toutes ses Pièces sont d'agréables sottises :

Il est mauvais Poëte, & bon Comédien ;

Il fait rire, & de vrai c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt Libelles ; un Curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces Brochures, dans laquelle il débutoit par dire qu'il falloit brûler Molière. Voilà comme ce Grand Homme fut traité de son vivant ; mais l'approbation du Public éclairé lui donnoit une gloire qui le vengeoit assez.





M O N S I E U R  
D E  
P O U R C E A U G N A C ,

*Comédie-Ballet en prose & en trois Actes, faite & jouée à Chambord pour le Roi au mois de Septembre 1669, & représentée sur le Théâtre du Palais Royal le 15 Novembre de la même année.*

C E fut à la Représentation de cette Comédie, que la Troupe de Molière prit pour la première fois le titre de la Troupe du Roi. Pourceagnac est une Farce, mais il y a dans toutes les Farces de Molière des Scènes dignes de la haute Comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. Lully, qui n'avoit point encore le Privilège de l'Opéra, fit la Musique du Ballet de Pourceagnac; il y dansa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étoient employés au divertissement du Roi, & tout ce qui avoit rapport aux Beaux-Arts étoit honorable.

On

On n'écrivit point contre Pourceaugnac : on ne cherche à rabaisser les Grands Hommes, que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner sévèrement cette Farce, les gens de bon goût reprochèrent à l'Auteur d'avoir trop souvent son génie à des Ouvrages frivoles qui ne méritoient pas d'examen ; mais Molière leur répondoit, qu'il étoit Comédien aussi-bien qu'Auteur, qu'il falloit réjouir la Cour & attirer le Peuple, & qu'il étoit réduit à consulter l'intérêt de ses Acteurs aussi-bien que sa propre gloire.



\*\*\*\*\*

LE BOURGEOIS  
GENTILHOMME,

*Comédie-Ballet en prose & en cinq Actes, faite  
& jouée à Chambord au mois d'Octobre 1670,  
& représentée à Paris le 23 Novembre de la  
même année.*

**L**E Bourgeois Gentilhomme est un des plus heureux sujets de Comédie, que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'Espèce humaine, fait que des Princes prennent le titre de Rois, que les grands Seigneurs veulent être Princes, & comme dit la Fontaine:

Tout Prince a des Ambassadeurs,

Tout Marquis veut avoir des Pages.

Cette foiblesse est précisément la même que celle d'un Bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du Bourgeois est la seule qui soit comique, & qui puisse faire rire au Théâtre: ce sont les extrêmes disproportions des manières & du langage  
d'un

d'un homme, avec les airs & les discours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaissant: cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des Princes ou dans des hommes élevés à la Cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air & du même langage; mais ce ridicule se montre tout entier dans un Bourgeois élevé grossièrement, & dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaissant de la Comédie; & voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. Le Misantrope est admirable, le Bourgeois Gentilhomme est plaissant.

Les quatre premiers Actes de cette Pièce peuvent passer pour une Comédie; le cinquième est une Farce qui est réjouissante, mais trop peu vraisemblable. Molière auroit pu donner moins de prise à la critique, en supposant quelque autre homme que le fils du Grand-Turc. Mais il cherchoit par ce divertissement plutôt à réjouir, qu'à faire un Ouvrage régulier.

Lully fit aussi la Musique du Ballet, & il y joua comme dans Pourceaugnac.

LES

LES  
FOURBERIES  
DE SCAPIN,

*Comédie en prose & en trois Actes, représentée sur  
le Théâtre du Palais Royal le 24 Mai 1671.*

LES Fourberies de Scapin sont une de ces Farces, que Molière avoit préparées en Province. Il n'avoit pas fait scrupule d'y inférer deux Scènes entières du *Pédant joué*, mauvaise Pièce de Cirano de Bergérac. On prétend que quand on lui reprochoit ce plagiarisme, il répondoit: *Ces deux Scènes sont assez bonnes; cela m'appartenoit de droit: il est permis de reprendre son bien par-tout où on le trouve.*

Si Molière avoit donné la Farce des Fourberies de Scapin pour une vraie Comédie, Despréaux auroit eu raison de dire dans son Art Poétique:

C'est par-là que Molière illustrant ses Ecrits,  
Peut-être de son Art eût remporté le prix,

Si

LES FOURBERIES DE SCAPIN. 81

Si moins ami du peuple en ses doctes peintures,

Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,

Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,

Et sans honte à Térence allié Tabarin.

Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,

Je ne reconnois plus l'Auteur du Misanthrope.

On pourroit répondre à ce grand Critique, que Molière n'a point allié Térence avec Tabarin dans ses vraies Comédies, où il surpasse Térence: que s'il a déferé au goût du Peuple, c'est dans ses Farces, dont le seul titre annonce du bas comique; & que ce bas comique étoit nécessaire pour soutenir sa Troupe.

Molière ne pensoit pas que les Fourberies de Scapin & le Mariage forcé valussent l'Avare, le Tartuffe & le Misanthrope, ou fussent même du même genre. De plus, comment Despréaux peut-il dire, que *Molière peut-être de son Art eût emporté le prix*? Qui aura donc ce prix, si Molière ne l'a pas?



## PSICHÉ,

*Tragédie-Ballet en vers libres & en cinq Actes, représentée devant le Roi, dans la Salle des Machines du Palais des Thuilleries, en Janvier & durant le Carnaval de l'année 1670, & donnée au Public sur le Théâtre du Palais Royal en 1671.*

**L**E Spectacle de l'Opéra, connu en France sous le Ministère du Cardinal Mazarin, étoit tombé par sa mort. Il commençoit à se relever. Perrin Introdacteur des Ambassadeurs chez M. Cambert Intendant de la Musique de la Reine-Mère, & le Marquis de Sourdiac homme de goût, qui avoit du génie pour les Machines, avoient obtenu en 1669 le Privilège de l'Opéra; mais ils ne donnèrent rien au Public qu'en 1671. On ne croyoit pas alors que les François pussent jamais soutenir trois heures de Musique, & qu'une Tragédie toute chantée pût réussir. On pensoit que le comble de la perfection est une Tragédie déclamée, avec des chants & des danses dans les Intermèdes. On ne son-

fongeoit pas que si une Tragédie est belle & intéressante, les Entre-Actes de Musique doivent en devenir froids; & que si les Inter-mèdes sont brillans, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la Musique à la simple déclamation. Un Ballet peut délasser dans les Entre-Actes d'une Pièce ennuyeuse; mais une bonne Pièce n'en a pas besoin, & l'on joue *Athalie* sans les Chœurs & sans la Musique. Ce ne fut que quelques années après, que Lully & Quinault nous apprirent qu'on pouvoit chanter toute une Tragédie, comme on faisoit en Italie, & qu'on la pouvoit même rendre intéressante: perfection que l'Italie ne connoissoit pas.

Depuis la mort du Cardinal Mazarin, on n'avoit donc donné que des Pièces à Machines avec des Divertissemens en Musique, telles qu'*Andromède* & la *Toison d'or*. On voulut donner au Roi & à la Cour pour l'Hiver de 1670, un Divertissement dans ce goût, & y ajouter des danses. Molière fut chargé du sujet de la Fable le plus ingénieux & le plus galant, & qui étoit alors en vogue par le Roman aimable, quoique beaucoup trop allongé, que *La Fontaine* venoit de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier Acte, la première Scène du second, & la première du troisième; le tems pressoit, Pierre Corneille se chargea du reste de la Pièce; il voulut bien s'affujettir au plan d'un autre, & ce génie mâle, que l'âge rendoit sec & sévère, s'amollit pour plaire à Louis XIV. L'Auteur de Cinna fit à l'âge de 67 ans cette déclaration de Pſiché à l'Amour, qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui soient au Théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de Quinault; Lully composa les Airs. Il ne manquoit à cette société de Grands Hommes que le seul Racine, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au Théâtre se fût réuni pour servir un Roi, qui méritoit d'être servi par de tels hommes.

Pſiché n'est pas une excellente Pièce, & les derniers Actes en sont très languissans; mais la beauté du sujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépense royale qu'on fit pour ce Spectacle, firent pardonner ses défauts.

LES

\*\*\*\*\*

# LES FEMMES SAVANTES,

*Comédie en vers & en cinq Actes, représentée  
sur le Théâtre du Palais Royal le 11 Mars  
1672.*

**C**ETTE Comédie, qui est mise par les connoisseurs dans le rang du Tartuffe & du Misantrope, attaquoit un ridicule qui ne sembloit propre à réjouir ni le Peuple, ni la Cour, à qui ce ridicule paroïssoit être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement; mais les connoisseurs rendirent bien-tôt à Molière les suffrages de la Ville; & un mot du Roi, lui donna ceux de la Cour. L'intrigue, qui en effet a quelque chose de plus plaisant que celle du Misantrope, soutint la Pièce longtems.

Plus on la vit, & plus on admira comment Molière avoit pu jetter tant de comique sur un sujet qui paroïssoit fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'Histoire Littéraire de ce tems,

là, favent que Ménage y est joué sous le nom de *Vadius*, & que *Triffotin* est le fameux Abbé Cottin, si connu par les Satires de Despréaux. Ces deux hommes étoient pour leur malheur ennemis de Molière; ils avoient voulu persuader au Duc de Montausier, que le Misantrope étoit fait contre lui; quelque tems après ils avoient eu chez Mademoiselle, fille de Gaston de France, la Scène que Molière a si bien rendue dans les Femmes Savantes. Le malheureux Cottin écrivoit également contre Ménage, contre Molière & contre Despréaux; les Satires de Despréaux l'avoient déjà couvert de honte, mais Molière l'accabla. *Triffotin* étoit appelé aux premières Représentations *Tricottin*. L'Acteur qui le représentoit avoit affecté, autant qu'il avoit pu, de ressembler à l'Original par la voix & par le geste. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de *Triffotin*, sacrifiés sur le Théâtre à la risée publique, étoient de l'Abbé Cottin même. S'ils avoient été bons, & si leur Auteur avoit valu quelque chose, la critique sanglante de Molière & celle de Despréaux ne lui eussent pas ôté sa réputation; Molière lui-même avoit été joué aussi cruellement sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne,



gogne, & n'en fut pas moins estimé: le vrai mérite résiste à la Satire. Mais Cottin étoit bien loin de pouvoir se soutenir contre de telles attaques: on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les Satires de Despréaux coutèrent aussi la vie à l'Abbé Cassaigne: triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile, & qui flatte plus la malignité humaine, qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure Satire qu'on puisse faire des mauvais Poètes, c'est de donner d'excellens Ouvrages; Molière & Despréaux n'avoient pas besoin d'y ajouter des injures.





# LES AMANS

## MAGNIFIQUES,

*Comédie-Ballet en prose & en cinq Actes, représentée devant le Roi à Saint Germain, au mois de Février 1670.*

**L**OUIS XIV lui-même donna le sujet de cette Pièce à Molière. Il voulut qu'on représentât deux Princes qui se disputeroient une Maitresse, en lui donnant des Fêtes magnifiques & galantes. Molière servit le Roi avec précipitation. Il mit dans cet Ouvrage deux personnages qu'il n'avoit point encore fait paroître sur son Théâtre, un Astrologue, & un Fou de Cour. Le monde n'étoit point alors desabusé de l'Astrologie judiciaire; on y croyoit d'autant plus, qu'on connoissoit moins la véritable Astronomie. Il est rapporté dans Vittorio Siri, qu'on n'avoit pas manqué, à la naissance de Louis XIV, de faire tenir un Astrologue dans un cabinet voisin de celui où la Reine accouchoit. C'est dans les Cours que cette superstition règne davan-

davantage, parce c'est là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les Fous y étoient aussi à la mode ; chaque Prince & chaque grand Seigneur même avoit son Fou ; & les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie, qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la Société & ceux que donnent les Beaux-Arts. Le Fou qui est représenté dans Molière, n'est point un Fou ridicule, tel que le Moron de la Princesse d'Elide ; mais un homme adroit, & qui aiant la liberté de tout dire, s'en sert avec habileté & avec finesse. La Musique est de Lully. Cette Pièce ne fut jouée qu'à la Cour, & ne pouvoit guères réussir que par le mérite du Divertissement & par celui de l'Apropos.

On ne doit pas omettre, que dans les Divertissemens des Amans magnifiques, il se trouve une traduction de l'Ode d'Horace :

*Donec gratus eram tibi.*

  
 LA COMTESSE  
 D'ESCARBAGNAS,

*Petite Comédie en un Acte, & en prose, représentée devant le Roi à Saint Germain, en Février 1672, & à Paris sur le Théâtre du Palais Royal, le 8 Juillet de la même année.*

**C'**EST une Farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple; des ridicules de la Province; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la Société, & la Politesse aîsée qui règne en France, se sont répandus de proche en proche.



LE MARQUISE  
IMAGINAIRE,

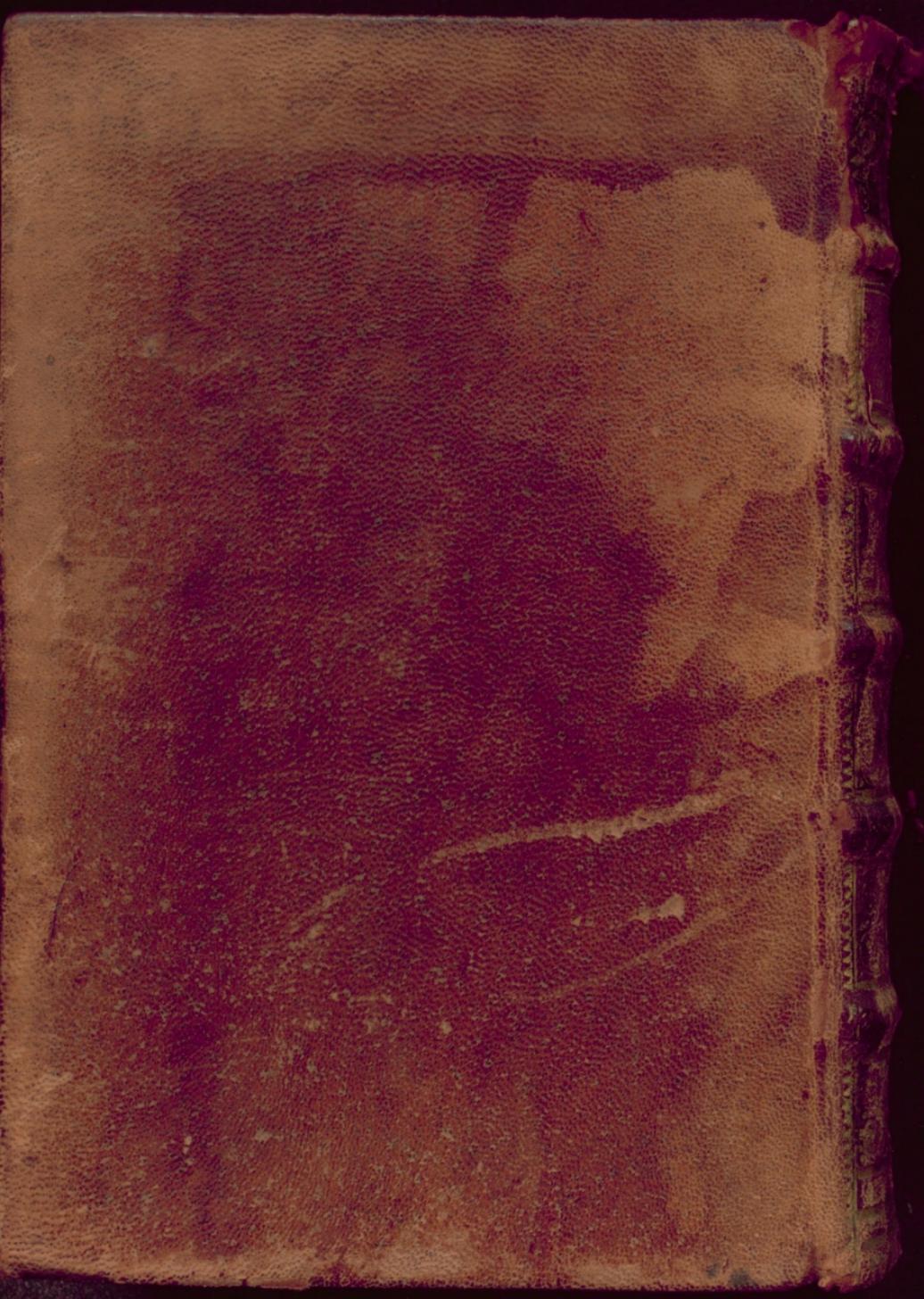
*En trois Actes avec des Intermèdes, fut représenté sur le Théâtre du Palais Royal le 10 Février 1673.*

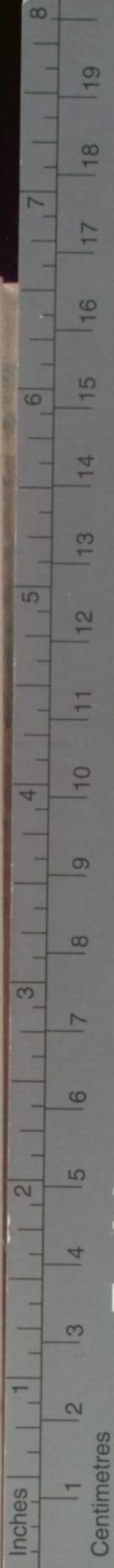
C'EST une de ces Farces de Molière dans laquelle on trouve beaucoup de Scènes dignes de la haute Comédie. La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses Farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses, & ses Comédies de n'être pas toujours assez intéressantes. Mais avec tous ces défauts-là, il sera toujours le premier de tous les Poètes comiques. Depuis lui, le Théâtre François s'est foutenu, & même a été asservi à des loix de décence plus rigoureuses que du tems de Molière. On n'oseroit aujourd'hui hazarder la Scène où le Tartuffe presse la femme de son Hôte; on n'oseroit se servir des termes de *Fils de Putain*, de *Carogne*, & même de *Cocu*; la plus exacte bienséance règne dans les Pièces modernes.

dernes.. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu laver encore cette tache, qu'un préjugé très injuste attache à la profession de Comédien. Ils étoient honorés dans Athènes, où ils représentoient de moins bons Ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes nécessaires à un Etat bien policé, qui exercent, sous les yeux des Magistrats, un talent très difficile & très estimable. Mais c'est le sort de tous les gens à talents, qui sont sans pouvoir, de travailler pour un Public ingrat.

F I N.







Farbkarte #13

B.I.G.



E

ERE,

MENS

S

G E S.

LTAIRE.

ITION,

*crit de l'Auteur,*  
*ranchés dans*  
*is.*

D A M,

T U F F E.

I X.

